



LES JOURS HEUREUX



DU JE 14 OCTOBRE AU DI 24 OCTOBRE



CONCEPTION DORIAN ROSSEL
EN COLLABORATION AVEC LES COMÉDIENNES
ET COMÉDIENS



CRÉATION



MA, JE: 19H / ME, VE, SA: 20H30 / DI: 18H



“ Puisque, selon nous, l'aliénation de l'individu a lieu dès lors qu'il répète des gestes machinaux et que la répétition de ces gestes constitue son rôle social, il nous faudra fixer des gestes et créer des rôles. En d'autres termes : faire de la danse et du théâtre. ” (la cie)



avec :

Fiamma Camesi
Christian Geffroy Schlittler
Delphine Lanza
Michel Ruotolo
André Tapia Fernandez

élaboration dramaturgique

Carine Corajoud et Dorian Rossel

collaboration artistique

Vincent Coppey

lumière

Romain Rossel

montage son

Jean-Baptiste Bosshard

administration

Gabriel Décoppet

Coproduction

Compagnie STT, Arsenic, Château Rouge (Annemasse),
Théâtre de l'Usine, et Actéa.

soutien

Loterie Romande

autres dates

du 10 au 21 novembre au Théâtre de l'Usine, Genève
les 30 novembre et 1er décembre à Château Rouge,
Annemasse,
les 3 et 4 décembre 2004 au Théâtre du 2Bis, Caen



WWW.THEATRE-ARSENIC.CH

Centre d'art scénique contemporain
Rue de Genève 57
1004 Lausanne
Infos et réservations :
+41 21 625 11 36

PHOTOS À DISPOSITION SUR DEMANDE :
Anne-Pascale Mittaz (021 625 11 22
+ info@theatre-arsenic.ch)

EN BREF . . .

« On peut voir Les Jours Heureux comme une représentation amusée des codifications et des obsessions d'un groupe social.

Ce « jeu de société » met en scène cinq personnes partageant sur un même territoire, une quotidienneté souvent banale, parfois chaotique, quelquefois riche.

Leurs jours heureux ne sauraient-ils se tisser que dans l'écheveau de leurs souvenirs et de leurs rêves ? » (la cie)

Connu comme membre de la compagnie Demain On Change de Nom, Dorian Rossel réunit pour ce spectacle une étonnante équipe de créateurs. Ensemble, ils élaborent une forme ludique avec dérision, ingéniosité et poésie.

À PROPOS DU SPECTACLE

la problématique

Les Jours Heureux est un spectacle dont le point de départ n'est ni un texte ni une image scénique, mais une problématique.

Ce travail se propose d'explorer les rapports du groupe à l'individu et de l'individu au groupe. Plus spécialement, il exprime la tension qui règne entre le besoin de chacun de s'affirmer comme être singulier et la nécessité pour le corps social de maintenir sa cohésion. Il est question de la place de chacun dans la communauté et de la fiction que chacun est obligé de se faire de lui-même pour résister aux pressions qu'exerce sur lui la machine sociale.

« Société individualiste, le paradoxe est évident. Un tel concept ne peut se définir que par le déchirement. Idéologiquement basées sur la notion de droits de l'homme, nos collectivités se donnent pour finalité l'épanouissement de l'individu. Une société fondée sur les droits de chacun et non sur ses devoirs prône explicitement l'émancipation des parties par rapport au tout. La soumission à la loi n'est pas posée comme une vertu ou un idéal, mais ne s'accepte que de manière entièrement pragmatique comme nécessité de céder une part de son autonomie pour se prémunir contre les excès de la liberté d'autrui. C'est, en gros, ce que l'on nomme le contrat social. Fondamentalement, donc, nos sociétés sont dépourvues de toute morale, en ce sens que l'individu n'a à se soumettre à aucun principe qui lui serait supérieur mais ne cède une part de ses droits que dans le but de protéger les conditions de son existence. Le lien social, nous avons tendance à le comprendre comme un moins plutôt que comme un plus. Puisque nous nous saisissons d'abord comme individus singuliers et ensuite comme membres d'un corps social, nous ne percevons pas notre appartenance à ce corps social comme un élargissement du moi dans la collectivité, mais au contraire comme une restriction de ce moi par la collectivité.

Cette perception douloureuse que nous avons de notre participation au tout s'accroît encore par le fait qu'elle finit par trouver confirmation dans la réalité. Au fur et à mesure qu'une société grandit, ses règles se complexifient et se constituent d'une manière qui contredit de plus en plus les aspirations de chacun. La totalité que forme le corps social finit par se dresser contre l'individu alors que celui-ci en était, à l'origine, l'initiateur. Certains appellent cela l'aliénation. Comme

l'écrit Adorno : "Presque chacun peut expérimenter sur lui-même qu'il ne détermine plus guère son existence sociale à partir de sa propre initiative, mais qu'il doit chercher des ouvertures, des places vacantes, des « jobs » qui assurent sa subsistance, sans égard pour ce qu'il envisage comme sa propre détermination humaine, au cas où il en aurait encore quelque idée."

Dans une communauté qui tiendrait pour principe non la liberté individuelle mais la cohésion du groupe, une telle situation serait peut-être supportable, mais dans un système qui, comme le nôtre, s'est établi en tant que concession faite au groupe par l'individu, il s'agit d'un échec total.

Pour l'individu, cet état de fait conduit à une capitulation plus dure encore que dans le cas d'une tyrannie puisqu'il n'existe ici aucune incarnation du pouvoir coercitif. La puissance qui nous écrase n'est rien d'autre qu'un monstre né de notre volonté de nous émanciper tous. Notre ennemi à chacun, c'est la société dont nous sommes pourtant les membres et que nous ne pouvons cesser d'alimenter sous peine de disparaître nous-même. "Le processus se nourrit de ce que les êtres humains doivent également leur vie à ce qu'on leur fait subir", écrit encore Adorno.

Capitulation dans les faits et, ce qui est peut-être pire encore, capitulation jusque dans les rêves de chacun puisque c'est le rêve démocratique de l'émancipation de l'individu au sein du groupe qui s'est retournée contre lui-même. Puisque nous ne parvenons même plus à rêver la révolte (du fait que nous devrions nous révolter d'abord contre nous-même), nous sommes contraints de continuer à nourrir le processus social de notre propre aliénation. Chaque jour, nous nous transformons un peu plus en partie du tout, en instrument au service d'un ensemble.

Malgré tout, l'idéal individualiste demeure mais il ne trouve plus à s'exprimer que dans le pur phantasme. Se livrer à des activités plus ou moins mécaniques qui ne nous concernent pas, exercer des professions que nous n'avons pas inventées, se remplacer les uns les autres, substituer son rôle à son être : tout cela, nous ne pouvons le faire quotidiennement que dans la mesure où nous refusons d'en avoir pleinement conscience. Régler son réveil, passer l'aspirateur, s'asseoir à son bureau: la plupart de nos gestes de tous les jours constituent des preuves tragiques de l'échec de nos vies. Ces gestes, qui assurent notre subsistance et celle du corps social, nous ne pouvons les accomplir que dans la mesure où nous ne sommes pas réellement présents à ce que nous faisons.

Une prise de conscience prolongée de ses activités quotidiennes conduit tout sujet à la dépression ou au suicide.

Aussi, chacun construit-il de lui-même une représentation qui rende sa vie supportable. L'industrie culturelle et la publicité nous viennent en aide : en absorbant les images de héros que nous proposent médias, vitrines et affiches, nous nourrissons le phantasme que nous avons de nous-même. Qu'importe si tous les phantasmes se ressemblent et si là aussi le formatage est total. Dans la sphère close de notre intériorité, il n'y a que ce nous-même rêvé.

Ainsi les heures que notre corps passe à accomplir les actes absurdes de la vie quotidienne et que ce qui en nous n'est qu'un instrument au service du tout passe à remplir son rôle social, nous ne les vivons pas vraiment puisque notre conscience évolue dans la sphère parallèle du phantasme que nous construisons de notre individualité.

L'instant présent qui, la plupart du temps, est un abandon de nous même au tout, nous n'y sommes jamais réellement. Cette fuite dans l'illusion est certes regrettable, elle interdit aux hommes de prendre possession du monde et empêche tout contact réel des uns avec les autres, mais on ne saurait l'éradiquer tant que le réel de chaque individu se résume à l'échec cuisant de ses aspirations personnelles.

Constitution d'une société paradoxale née de la volonté des individus qui la composent de s'épanouir pleinement tout en profitant de la sécurité qu'offre

l'appartenance au groupe, échec de cet épanouissement par la transformation des individus en instruments au service du groupe, perte de sens du groupe qui se change en mécanique sociale, fuite de chacun dans une illusion qu'il se construit de lui-même et situation schizoïde de ces êtres dont le corps est présent dans un réel absurde et dont l'esprit s'est enfui dans un monde de chimères: telle est l'histoire que nous voulons raconter. »

sur scène

« Nous voulons la raconter au théâtre car le théâtre est le lieu où illusion et présent se rencontrent. Art vivant, le théâtre a lieu ici et maintenant : comme la performance, mais à l'inverse du cinéma, il se joue au moment même où il est perçu. Art de la fiction, le théâtre se fonde sur l'illusion : comme le cinéma, mais à l'inverse de la performance, il représente une action plutôt qu'il ne la réalise réellement. Art de l'illusion, le théâtre nous a donc semblé le médium le plus adéquat non pas pour réconcilier, mais au contraire pour mettre en tension la contradiction que nous croyons constitutive de l'individu contemporain entre le besoin d'être présent au monde et la nécessité de fuir l'échec de ses aspirations dans l'illusion d'un soi fictif.

Le dispositif théâtral dont nous allons nous servir pour mettre en scène le groupe, c'est le chœur. Expression d'une culture disparue, le chœur est loin d'aller de soi aujourd'hui. Les Grecs n'ignoraient pas la notion d'individus, mais ils considéraient l'homme, suivant le mot d'Aristote, comme un animal politique. Dans la culture hellénique, on ne pensait pas l'individu comme séparé du groupe. Au contraire, toute la fierté de l'être humain était de se savoir fondamentalement social. Une figure comme celle du cyclope Polyphème incarnait l'antithèse de l'être humain : un ermite barbare vivant de manière complètement autonome.

Ce qui nous intéresse dans le chœur, c'est justement son inadéquation avec le monde contemporain. Nous souhaitons observer quelles stratégies de survie doit développer ce chœur dès lors qu'il est composé d'individus qui aspirent à l'autonomie, refusent de n'être que des parties du tout. C'est donc d'un chœur polyphonique qu'il s'agira, avec ses règles d'harmonie faites de dissonances et de résolutions, de syncopes et de rencontres : un groupe dont la cohésion est sans cesse menacée par les mouvements de ses parties.

Pour que l'ensemble soit fragile et que les forces particulières aient de réels pouvoirs, nous avons réduit le groupe au minimum ; sur le plateau, donc : cinq personnes. L'œil humain est en mesure de percevoir immédiatement et sans avoir à compter jusqu'à quatre entités semblables ; au-delà, il est forcé d'opérer des regroupements. Le test est facile à faire. Cinq personnes imposent donc le compte, ils contraignent le spectateur à faire l'aller et retour entre la masse indéterminée et les individus différenciés. De plus, cinq étant le nombre minimum pour constituer une totalité qui ne soit pas immédiatement chiffrable, il suffit qu'un seul fasse dissidence pour que le groupe soit mis en danger.

Puisque, selon nous, l'aliénation de l'individu a lieu dès lors qu'il répète des gestes machinaux et que la répétition de ces gestes constitue son rôle social, il nous faudra fixer des gestes et créer des rôles. En d'autres termes : faire de la danse et du théâtre. Nous comptons établir un catalogue de mouvements interdépendants qui, ensemble, constitueront une mécanique répétitive et fonctionnelle.

La société que nous voulons créer est une représentation de notre société réelle et celle-ci ne censure pas l'expression verbale ; nos acteurs ne seront pas muets. Mais, puisque la libre expression participe du système social et subit elle aussi l'aliénation, les mots seront traités au même titre que les mouvements. Il y aura un texte, mais sous la forme d'enchaînement verbal mécanique. En aucun cas nous ne voulons donner à la parole le statut de vecteur de l'individualité. Mallarmé disait des mots qu'ils agissent comme de l'argent : en échange d'un « auriez-vous l'heure, s'il vous plaît » on reçoit l'heure. L'aliénation passe aussi par là, la parole

aussi s'instrumentalise.

Les rôles, nous les pensons comme rôles sociaux. Il ne s'agit pas de dresser des profils psychologiques, mais de fixer des places dans un système. C'est la répartition des mouvements et des paroles qui déterminera le rôle de chacun. Que deux de nos cinq personnes échangent leur catalogue de gestes et de paroles réciproques, elles échangeront leur rôle.

Toute société est parcourue par des mouvements sismiques. Elle est plus un processus qu'un objet figé. Il y a les règles sociales qui fixent le tout et déterminent les grandes lignes, mais il y a aussi les accidents, les conflits d'intérêts et d'aspiration qui peuvent aller jusqu'à la révolution. Parfois le phantasme effleure et vient troubler la mécanique. Parfois la conscience de l'absurdité se fait trop forte et l'individu craque, laissant un vide qui menace de gripper le système. Parfois même, quelqu'un se lève et refuse de remplir son rôle.

Nous exposerons le système de notre société : une séquence de gestes et de paroles. Cette séquence sera en mesure de se mettre en boucle à la manière d'une nouvelle journée qui commence. Cette journée reproduit les mécanismes de la veille. L'étape suivante consistera à introduire des parasites : actes manqués, oublis, erreurs, mais aussi révolte. Un monologue surgira, interrompant la machine, ou un silence. Un geste se fera à contre temps. Quelqu'un inventera un mouvement nouveau, sortira de scène, improvisera.

En injectant ces parasites, nous ne cherchons pas à proposer une solution à quelque problème social mais à décrire la volonté d'émancipation des individus de manière ludique. Le développement du spectacle pourra se faire de différentes manières en fonction de l'incidence sur le tout qu'auront ces déviations. Certaines seront sans réelles conséquences, mais d'autres gripperont peut-être la machine. Si la totalité est solide, elle parviendra peut-être à intégrer la nouveauté et à l'assimiler à son système, mais il est aussi possible qu'elle se montre répressive. Nous ignorons encore si la structure résistera aux déviations ou si elle s'effondrera. En cas de changement majeur, rien ne nous permet de savoir aujourd'hui si une nouvelle société renaîtra ou si les individus vivront dans l'autonomie. Si aucune société ne subsiste, impossible de dire si nos individus s'en trouveront mieux ou s'ils dépériront. Si un monde nouveau s'érige, il est exclu de pronostiquer quelle sera sa nature.

Notre spectacle ne sera ni une thèse ni une action politique, mais un jeu de société. Aussi, refusons-nous de plaquer d'ores et déjà un dénouement à notre action. Ce qui nous intéresse, c'est de fixer au jeu des règles qui lui permette d'évoluer de façon organique. Il nous paraît essentiel de construire la dramaturgie au fur et à mesure que le spectacle se crée, dans un aller et retour constant avec le travail du plateau. »

Dorian Rossel & La compagnie

ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES

Dorian Rossel s'est formé à l'école professionnelle de théâtre Serge Martin à Genève (1994-1997). Connu comme comédien et membre de la compagnie Demain On Change de Nom, il a présenté avec ce collectif la série des H.L.M (Hors Les Murs) dans le cadre du festival de la Bâtie 2002, du festival Dansez! 04, mais aussi à Beyrouth (Liban), à Caen (F) et à de nombreuses reprises à Genève en collaboration avec le Théâtre de L'Usine. Le carré, un des premiers projet mis en place par la cie Demain On Change de Nom, a été présenté au Festival de la Cité et à l'Arsenic en 2000. Après cinq années de créations collectives au sein de la compagnie Demain On Change de Nom, Dorian Rossel développe, en parallèle, un langage scénique plus personnel. Il crée un solo autour de Louis Aragon La guerre et ce qui s'en suivit au festival Campagne-art à Echichens (Vaud). Ce spectacle a tournée depuis

entre autres à Chisnov (Moldavie), au Monodram festival de Moscow (Russie) où il reçut le Prix spécial du jury, au festival Thespis à Kiel (Allemagne). Invité à Budapest et Kiev, d'autres tournées sont en préparation.

En octobre 2002, il réunit plusieurs personnes pour créer au Théâtre de l'Usine Psychomètre. Ce spectacle a suscité l'intérêt des spectateurs et de programmeurs. C'est ainsi que Dorian Rossel et son équipe ont été invités à intervenir lors des versions longues de Ce que vous voudrez ou la Nuit des Rois à l'Arsenic en janvier 2003. Au festival « MAI AU PARC », Psychomètre est invité à la villa Bernasconi (Grand-Lancy).

Entre temps, Dorian Rossel développe des installations vidéos, des performances et, accompagné de plusieurs proches collaborateurs - Delphine Lanza, Vincent Coppey et Christian Geffroy Schlittler - il poursuit et approfondit avec Les Jours Heureux une démarche scénique ludique et singulière.